

LITTÉRATURE

LE TEMPS DU DÉGEL : GERBRAND BAKKER

Dès son premier roman, l'auteur néerlandais Gerbrand Bakker (° 1962) a su trouver une forme de grâce au bout de la ligne claire de son écriture. Les phrases que le romancier pose, dès les premières lignes de *Là-haut, tout est calme*, offrent au lecteur une forme de dépouillement: celui du narrateur lui-même, Helmer, paysan du nord du pays, enraciné volontaire dans un pays où le temps égrène ses heures comme si elles étaient des gouttes d'eau tombant au fond d'un puits.

Ses phrases-là, à commencer par la première: «j'ai mis papa là-haut», signent une humanité à ras de terre, humble et résignée, défaite de tous les élans qui lui feraient envisager une autre vie possible. Mais elles donnent aussi à entendre, ces phrases de peu, une simplicité marquée au sceau de l'enfance, comme si, sous les cendres éteintes d'un destin, pouvaient encore se trouver les braises tièdes du passé.

Helmer vit dans sa ferme familiale depuis trente-cinq ans, et depuis la mort tragique de son frère Henk, il perpétue les mêmes gestes agricoles, les mêmes regards, les mêmes lenteurs que ceux qu'avant lui son père a perpétrés. Ce père-là, impotent et dur comme un tubercule gelé, fait peser le poids d'un passé et de la tradition quand celle-ci et celui-là dressent à toute destinée des carcans infranchissables. Helmer aimerait bien que son père meure de froid, là-haut, qu'il disparaisse dans l'hiver, emporté par la toux, la faim, peu importe. Qu'il paie, d'une certaine manière, la vie sacrifiée de son fils. Mais de l'avoir relégué au sommet de la maison, comme on abandonnerait un vieux meuble au grenier, va permettre à Helmer d'ouvrir peu à peu son horizon et de renouer, difficilement, avec la promesse d'une vie plus libre. Lumineux, le livre est lent cependant, car le temps ici est une glaise dans quoi se sont enfoncés, il y a longtemps, les désirs du narrateur.

À cette dureté humaine dans quoi le lecteur s'avance, touché par une émotion qui sourd du silence, fait écho une nature paisible et

domestiquée, arrosée bien souvent par les nuages lourds et gris, comme s'ils étaient eux aussi la marque d'un destin jeté aux hommes. Gerbrand Bakker dépeint merveilleusement cette campagne du bout du monde, ce «cul de Judas» dont beaucoup rêvent de partir mais que des touristes parfois visitent en canoës. Dans sa relation avec sa voisine et ses enfants, une immédiateté de la présence, une proximité sans manière (mais non sans mots tus), le romancier restitue le sentiment que de l'autre peut venir une forme de rédemption. Avançant par courts chapitres équilibrés au plus fin, le roman dévoile peu à peu le drame familial traversé par Helmer et Riet, la fiancée de son frère jumeau Henk qui aurait pu être la sienne. De l'accident tragique qui coûta la vie à Henk, Helmer tirera la force d'une résignation suicidaire, fermera les portes que son intelligence avait ouvertes, prendra à la patère familiale la défroque du paysan sans avenir destinée à Henk pour devenir «un assez vieux paysan, en salopette bleue délavée dont les boutons du haut sont ouverts».

La lente décrépitude du père, cette autorité violente que le fils parvient à ranger au grenier, le retour de Riet (femme mariée dont l'image vient frapper le lecteur comme la *Lolita* de Nabokov à la fin du roman) et l'arrivée d'un jeune homme vont rallumer, au feu de la colère,



Gerbrand Bakker (° 1962), photo Kl. Koppe.

le désir d'une autre vie. Personnage marivaldien en cela qu'il lutte contre ses propres élans, Helmer avancera lentement vers son dégel intérieur.

Tenu à une langue d'une éthique radicale (sans effet mais non sans saveur), ce premier roman saisit par sa force d'évocation. Dans ses refus et surtout dans ce qu'il ne dit pas, dans ses silences qu'il oppose aux questions d'Ada sa voisine, Helmer laisse voir la blessure sur quoi sa vie durant il aura passé le baume de la pudeur: cette blessure qui marque les hommes sensibles dans un univers, un pays, une maison qui ne le sont pas. Émouvant et poignant dans cette fragilité dévoilée, Helmer va peu à peu s'acquitter du devoir de remplacer son frère dans l'ordre familial. Sa vie par procuration, qu'il aura menée jusqu'à 55 ans, va alors se dégeler en des actes qui parleront à la place de celui qui les commet. Changer la décoration de la maison, faire venir chez lui l'ancienne fiancée de Henk, partir...

On n'a plus qu'à souhaiter que ce roman, qui raconte donc une renaissance, un départ, soit pour Gerbrand Bakker un «larguez les amarres» qui le conduira loin.

THIERRY GUICHARD

Là-haut, tout est calme a figuré dans la deuxième sélection de romans étrangers du prix Médicis.

GERBRAND BAKKER, *Là-haut, tout est calme* (titre original: *Boven is het stil*), traduit du néerlandais par Bertrand Abraham, Gallimard, Paris, 2009, 352 p. (ISBN 978 2 07 078503 2).